ont surtout excellé, la chanson grivoise, qui est l'abus et l'excès de ce dernier genre, enfin la chanson burlesque ou parodie, qui tient de la chanson grivoise et de la chanson satirique. Au reste, il est inutile de dire que tous ces genres rentrent souvent l'un dans l'autre, et qu'il est, par conséquent, impossible d'en déterminer exactement les limites.

De la chanson religieuse — De tous les temps l'exaltation religieuse a produit des chants, et des hymnes se sont élevés vers le ciel avec la fumée des premiers sacrifices. Sans parler des hymnes d'Orphée, des *pæans* ou cantiques sacrés des Grecs, de ceux des adorateurs du soleil dont on retrouve quelques vestiges dans les fragmens du *Zendavesta*; sans nous occuper des chants hébraïques connus sous le nom de *psaumes*, passons à cet usage populaire des chants inspirés par la religion chrétienne.

Ces chansons, appelées cantiques ou noëls, sont curieuses comme monumens de l'esprit humain. La plus connue et la plus burlesque à la fois de nos chansons religieuses, est celle que le peuple adressait à l'âne, que l'on fêtait jadis comme l'animal choisi par Dieu même pour porter son fils à Jérusalem.

Plus tard, la malignité satirique, s'emparant du rhythme des anciens cantiques, transforma en épigrammes licencieuses les naïvetés des vieux noëls.

La chanson politique ou patriotique.—L'antiquité nous a laissé quelques chefs-d'œuvre dans ce genre. Le plus célèbre, c'est le chant d'Harmodius et d'Aristogiton :

« Mon épée est entourée de myrthe. Elle me rappelle le souvenir de deux frères qui ont rétabli l'égalité des lois. Harmodius et Aristogiton frappèrent d'un glaive orné de ces feuilles verdoyantes le tyran qui opprimait la république. Mon épée, sois entourée de myrthe, je te consacre à leur mémoire.

» Ombres saintes, vous n'avez pas cessé de vivre. Invisibles, vous présidez à nos destinées. Vous êtes au milieu de nous, et vous souriez à vos amis, alors qu'en votre honneur ils couronnent leur coupe et leur glaive de myrthe vert.

» Mon épée, sois entourée de myrthe, et rappelle moi sans cesse le souvenir des deux frères immortels qui, dans Athènes, ont rétabli l'égalité des lois. »

Cette sensibilité vive, enjouée, qui faisait dire à Duclos que les Français sont les enfans de l'Europe, s'est de tout temps exhalée en chansons. On chantait quand les Anglais démembraient le royaume, on chantait pendant la guerre civile des Armagnac, on chantait pendant la ligue, pendant la fronde, sous la régence, et c'est au bruit des chansons de Rivarol et de Champcenetz que la monarchie s'est écroulée à la fin du 18e siècle.

Cette révolution de 89, qu'avait predite en chansons le chevalier Delisle dès l'année 1784, embrasa tous les cœurs de l'amour de la liberté, et des chants vraiment nationaux la célébrèrent. Mais bientôt la plus belle des passions s'exalta jusqu'à la frénésie, et les fureurs populaires déshonorèrent une cause si belle. Des refrains sauvages poussèrent au pillage et au meurtre une population en délire.

La république périt au milieu de ses triomphes et de ses succès. L'ascendant d'un seul homme remplaça l'énergie de la nation, et la servitude glorieuse qu'il imposa au peuple français fit succéder des chants de victoire aux hymnes de la liberté.

La musique patriotique se réveille au bruit de la chute du conquérant. Un poète, doué de la grâce et de la finesse d'Horace, d'un esprit à la fois philosophique et satirique, d'une ame vive et tendre, d'un caractère qui sympathisait avec toutes les gloires de la patrie, Béranger, la lyre à la main, s'assied sur le tombeau des braves. Par un talent qu'il a seul possédé, il a su rassembler dans ses poèmes lyriques de la plus petite proportion, la grâce antique et la saillie de l'esprit moderne, la pensée philosophique et le trait de l'épigramme, la gaîté la plus vive et la sensibilité la plus profonde; en un mot, tout ce que l'art a de plus raffiné et la nature de plus aimable.

Chanson guerrière. — « Il y a, dit Montaigne, une harmonie courageuse, qui échauffe en même temps le cœur et les oreilles. » Les chansons militaires ont partout animé les hommes au combat, et les vers de Tyrtée, répétés par les Athéniens au son des lyres, ne contribuèrent pas moins à la bataille de Marathon, que la valeur et les talens de Miltiade.

Au moyen-âge, quelques trouvères, et notamment le célèbre Berthaud de Born, qui florissait au douzième siècle, nous ont laissé des chants guerriers pleins d'enthousiasme et d'entraînement. Tout le monde sait l'influence électrique qu'exerça, sous la république, l'hymne marseillaise : à ses accens belliqueux, des millions de combattans jaillirent tout-à-coup du sol français, et leurs phalanges victorieuses repoussèrent l'Europe coalisée contre nous.

Chanson philosophique. — Quelques-unes des plus belles odes d'Horace ne sont évidemment que des chansons, et bien avant lui, les Grecs, qui mêlaient à tout des idées de liberté et de philosophie, assaisonnaient leurs repas par des chansons de ce genre. Athénée en rapporte plusieurs. Aristote, après la mort de son ami Hermias, a composé sur ce sujet la plus belle chanson philosophique qui nous soit parvenue. Cette espèce de chanson a dû prendre parmi nous une teinte moins sévère; elle se confond le plus souvent avec le genre érotique. Panard et Béranger offrent les plus parfaits modèles de la chanson philosophique.

Chanson satirique ou *vaudeville.* — De tous temps les poètes français ont excellé dans ce genre éminemment national; sous le rapport de l'étendue, le vaudeville est le poème épique du genre. Comme il ne prescrit point de marche régulière, et qu'il va, lançant au hasard l'épigramme et la saillie, il ne s'arrête que lorsque l'auteur a épuisé sa verve satirique.

Panard est le roi de l'ancien vaudeville. Il y atteint parfois à la naïveté de Lafontaine et à la gaîté de Piron. Aucun chansonnier, avant lui, n'avait su rendre la morale plus gaîment populaire. Collé, Jean Monet, Favard, ont laissé quelques vaudevilles qui méritent de trouver place dans les recueils, mais qui ne leur assignent dans ce genre qu'un rang inférieur à Panard et à plusieurs de nos contemporains, notamment Désaugier, Scribe, Théaulon, Duvert, Bayard, Mélesville.

Chanson bachique. — Les premières chansons de table furent répétées en chœur, et l'on avait soin de n'y introduire que les louanges des dieux. Mais la chanson de table quitta bientôt ce ton sévère; on célébra le pouvoir du vin et de l'amour; chacun des chanteurs prit pour sceptre une branche de myrthe qu'il passait à son voisin après avoir achevé sa chanson et vidé son verre. Quand le voisin ne savait pas chanter, il se contentait de garder la branche entre ses mains, tandis qu'un autre chantait pour lui. De là cette expression populaire, *chanter au myrthe.*

Anacréon n'a guère fait que des chansons de table. La meilleure est celle où il fonde sur la certitude de la mort la nécessité de boire. Il y a de la grâce et de l'abandon dans les raisonnemens qu'il oppose à la parque fatale. Tous les chansonniers depuis ont adopté sa logique attrayante.

Les chansons bachiques d'Horace ont plus de charme, plus de philosophie. Les guirlandes enlacées par une jeune esclave, le doux murmure des baisers timides, le falerne pétillant dans l'amphore, la brièveté de nos jours, la folie de l'ambition qui tourmente une vie si courte, et la nécessité de jouir, la combinaison de ces idées riantes et mélancoliques, animent les chansons d'Horace. C'est de lui que Montaigne a dit : *Il berce la Sagesse sur le giron de la Volupté.*

Nos chansons de table ont été long-temps des orgies grossières. Celles de maître Adam ne manquaient pas de verve. Chaulieu et Lafare donnèrent à ce genre de chanson une forme de bonne compagnie. Les *faridondaines*, les *tourlouribo* régnèrent jusqu'à la fin du règne de Louis XV. Dufresny, Panard et Collé peuvent être regardés comme les restaurateurs de la chanson bachique, où ils ont été surpassés, de nos jours, par Désaugiers et Béranger

Chanson érotique. — Dans l'ordre naturel, cette espèce de chanson doit avoir précédé toutes les autres. Quoi qu'en disent Hobbes et Machiavel, les hommes ont fait l'amour avant de faire la guerre Bornons-nous à rappeler ici que plusieurs odes de Catulle et d'Horace sont les premiers modèles de la chanson érotique, et qu'elles seraient encore sans rivales, si, de nos jours, Béranger, en France, et Thomas Moore, en Angleterre, n'eussent porté ce genre au plus haut degré de perfection. Quelques chansons érotiques de Boufflers, de Ségur, de Parny et de Lonchamps, peuvent être mises au nombre des chefs-d'œuvre erotiques.

ESCUDIER.

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME.

(M. Ch. Cunat nous communiqué le compte-rendu suivant d'une séance de magnétisme donnée à Saint-Malo, le 3 de ce mois, par M. le docteur Laurent et Mlle Prudence.)

NAUFRAGE DU SAINT-GÉRAN.

La catastrophe du *Saint-Géran* m'a toujours vivement impressionné. Passé fort jeune à l'île de France, mes relations sociales et de famille m'ont porté à habiter à différentes époques la poudre d'or; j'ai vu l'île d'Ambre ainsi que le lieu du naufrage, et j'ai touché plusieurs morceaux de fer arrachés par des pêcheurs aux débris du vaisseau; j'ai connu particulièrement le frère de cette demoiselle Mallet, qui périt à bord, et j'ai même publié les détails que me donna ce vieillard sur sa sœur et sa famille. Je me trouvais encore à l'Ile-de-France lorsque les déclarations de quelques infortunés, échappés à la fureur des flots, furent, après soixante-quinze ans d'oubli, retrouvées au greffe de la cour d'appel de cette colonie, et vinrent, en corroborant le récit de M. Mallet, rétablir des faits dignes de la vérité de l'histoire.

Le matin, j'ouvris le rôle d'équipage du *Saint-Géran*, et je parcourus de nouveau cette longue liste de noms qu'il offrait à mes regards; ces noms me retracèrent avec une bien vive émotion les phases de ce tragique événement, où ceux qui les portaient trouvèrent la mort au terme du voyage. Je voulus relire quelques-uns des procès-verbaux; mais je repliai les feuilles à cette partie de la déposition du patron de la chaloupe, Aimé Carret, âgé de vingt-six ans, né à Lorient, lorsqu'il dit au vertueux capitaine de Lamarre : « Monsieur, quittez votre veste et votre culotte, vous vous sauverez plus aisément. » A quoi M. de Lamarre ne voulut jamais consentir, disant qu'il ne convenait pas à la décence de son état d'arriver à terre tout nu. Refus qui me rappelait, en le confirmant, l'acte de pudeur qui retint clouées sur le pont du vaisseau Mlles Mallet et Caillo. Non, nulle part, l'histoire des naufrages n'offre, dans une semblable péripétie, autant de vertu, de piété et de résignation chrétienne.

LE DRAME.

Plusieurs expériences sur la transmission de la pensée avaient été faites avec la somnambule devant un auditoire de deux cents personnes; lorsque le docteur Laurent annonça qu'on allait s'occuper de la vision à distance, et passer aux voyages lointains. Je m'avançai aussitôt et je m'assis à gauche de Mlle Prudence; puis, m'étant mis en rapport avec elle en lui prenant la main, je lui demandai si elle voulait faire un long trajet; elle me répondit : — Oui, Monsieur.

— Nous nous embarquons à Lorient dans un bateau, dis-je à ma compagne de voyage, et nous nous dirigeons vers un vaisseau que vous voyez sans doute malgré son éloignement; il est à l'ancre à l'entrée de la rivière. Non loin de lui et plus à gauche, se trouve une citadelle que vous ne tarderez pas à découvrir; c'est celle du Port-Louis. — J'aperçois un grand vaisseau à trois mâts. — Eh bien! nous allons l'aborder et monter à bord. — Il est fort haut, me dit la somnambule. — Lui voyez-vous des canons? — Oui, beaucoup (1). — Les matelots sont-ils nombreux? — Elle garda le silence quelques instans et reprit ensuite : Ils sont si nombreux que je ne puis les compter (2). — Mais parmi ces hommes, remarquez-vous des femmes? — Oui; une, deux, trois; il n'y en a que trois; non, non, attendez, je me trompe, car il y en a une quatrième dont la figure est barbouillée de noir. — Effectivement, on ne trouve sur le rôle que les noms de Mlles Mallet, Nezec et Caillo, avec cette autre indication : A la ration, une négresse à Mlle Grignon. Il y avait donc réellement trois femmes blanches et une noire; Prudence avait vu juste.

Prévenez-moi lorsqu'il partira, recommandai-je à ma jeune voyageuse. —Il s'éloigne du rivage avec toutes ses voiles.—C'est très-bien! Maintenant lorsque vous découvrirez quelque chose, ne manquez pas de m'en avertir.—Comment voulez-vous que je découvre quelque chose puisque nous sommes en pleine mer et que le chemin est long? — La somnambule se tut; elle tournait et baissait la tête comme si elle eût cherché à apercevoir quelqu'objet nouveau.—Voilà la terre, s'écria-t-elle instantanément, il y a des maisons et un fort (3); le vaisseau s'en approche, on lui ôte ses voiles et il s'est arrêté.—Que se passe-t-il dans cet endroit?—Des hommes noirs viennent dans de petits bateaux et montent sur le vaisseau; le capitaine et beaucoup de personnes vont à terre.—Le voyage est donc terminé là?—Mais non, reprit-elle d'un air boudeur, on va bientôt partir: vous ne voyez donc pas beaucoup d'hommes noirs et de négresses s'embarquer? on les attendait pour s'en aller puisqu'on met les voiles. Comme le navire balance à présent qu'il s'éloigne de la terre et qu'il retourne au milieu de la mer! ne sentez-vous donc pas qu'il balance? — Pardon, mais je ne m'en occupe pas, parce que cela a toujours lieu : veuillez me prévenir lorsque quelque chose de nouveau fixera votre attention.

Durant quelques minutes la somnambule garda un mutisme complet; c'est que le *Saint-Géran*, car c'est lui, voguait paisiblement vers sa destination avec les 217 personnes qu'il renfermait au moyen de ses vastes dimensions. A Gorée, on avait embarqué pour les déposer à l'Ile-de-France, au compte de l'état, vingt nègres et dix négresses : un Français s'y était en outre introduit furtivement.

Tout-à-coup et afin de fixer mon attention, Prudence se pencha vers moi en me pressant le bras, puis me parlant avec mystère, elle me montra un grand nombre de personnes couchées à la suite les unes des autres, dans de drôles de lits qui bougeaient toujours; elle observa encore qu'elles ne se levaient jamais. « Oh! quelles vilaines figures ont ces personnes là, ajouta-t-elle avec une expression de dégoût, on dirait qu'il y en a de mortes!» Hélas! elle voyait les hommes atteints de l'affreuse maladie qui s'était déclarée à bord avec tant d'intensité, qu'elle mit sur les cadres plus de 120 d'entre eux. Ils étaient si malades, dit Pierre Tassel dans son rapport, qu'ils ne purent se lever : dix marins et une négresse succombèrent sous les étreintes de l'affreux fléau. Comment expliquer cette mystérieuse vision chez la somnambule, qui lui permettrait de découvrir ainsi les choses oubliées?

Prudence devint silencieuse; durant cet intervalle de repos que je comparerai volontiers à ce calme précurseur qui s'établit dans la nature à l'approche de ces impétueux orages qui portent avec eux le trouble et l'épouvante, une vague inquiétude s'était emparée de moi à l'approche du sinistre, j'avais peur; je m'efforçais de reporter mes souvenirs sur cette vaste étendue de mer parcourue par le *Saint-Géran* et que j'avais traversée maintes fois. Je savais que quoique le voyage du vaisseau eût été bien long, la sérénité du temps avait été constante et aucun incident nautique n'était venu le troubler; mais la vision de la somnambule suivait le *Saint-Géran*, et c'était elle à son tour qui m'entraînait vers la colonie où je craignais d'arriver.

Dans ce moment de lutte intérieure, sa main se contracta sur la mienne, et je sentis ses pulsations augmenter.—Voyez-vous, me dit-elle avec trouble, comme ces hommes s'agitent, qu'est-ce qu'ils veulent donc faire? oh! c'est pour faire tourner le vaisseau... le vaisseau est arrêté! prenez garde, s'écrie la pauvre fille avec l'accent d'une grande frayeur, le voilà qui penche, retirons-nous... et elle m'attirait de son côté; ils cherchent inutilement à pousser dans la mer des petits bateaux pour se sauver... Miséricorde pour eux! les mâts tombent, leurs bateaux sont écrasés, et les malheureux vont périr! Et Prudence sanglottait de désespoir.

J'étais bien par ma pensée au milieu du naufrage! j'en embrassais l'ensemble; mais, surexcité dans mes sensations par la déchirante description que m'en faisait la somnambule, j'avais totalement perdu le souvenir des détails qu'elle m'en donnait elle-même. — Ciel! voilà le milieu du vaisseau qui s'enfonce! fuyons, je vous en prie. Voyez-vous ces hommes se mettre tous à genoux? les entendez-vous chanter? — Et tout en parlant de la sorte ses jambes fléchissaient sous elle, ses mains s'étaient jointes et sa tête se renversa comme si elle eût fait partie du chœur des infortunés quelle voyait agenouillés à babord sur le pont du *Saint-Géran*, où la mer n'arrivait pas encore malgré l'inclinaison du vaisseau. — Que chantent-ils donc? lui demandai-je. — Comment! vous ne les entendez-pas, fit-elle, avec cette voix du cœur qui me transportait d'admiration, c'est un cantique!... Sous l'impression profonde qui me saisissait au récit fidèle de cette scène religieuse, je ne pus retenir mes larmes. En effet, elle reportait mes souvenirs à cet instant si solennel, où le révérend père Martin Burck, du couvent des Billettes, à Paris, aumônier du *Saint-Géran*, ayant donné la bénédiction générale, entonna le *Salve Regina*, que continuait avec l'enthousiasme de la foi cet équipage breton. A peine l'hymne achevé, ces hommes pieux s'embrassèrent en se demandant pardon les uns aux autres. Chrétiens, ils s'humiliaient sous la main de Dieu afin de se réconcilier avec lui au moment de l'heure suprême.

Un morne silence régnait dans l'assemblée qui attendait la fin de ce drame déchirant; troublé moi-même sous la masse de sensations qui m'accablaient, j'avais perdu la trace des événemens, je ne distinguais plus rien. Je fus retiré de mon état par la somnambule; elle se pencha vers moi tout effrayée à la vue d'un homme qui se noyait : c'était Vincent Guillard de Troye, maître boulanger. Cet homme, empressé de quitter le bord, se jeta le premier à la mer, et trouva la mort à quelques brasses du vaisseau. — En voilà un autre qui nage vers la terre; au moins il ne périra pas, me dit-elle, avec une expression de bonheur. Pierre Tassel, de Lorient, bosseman, avait suivi Guillard; mais, plus vigoureux et meilleur nageur que ce dernier, on le vit bientôt traverser les lames et gagner en dedans des brisans. Chacun à bord, ainsi que la somnambule, avait été attentif à ce qu'il deviendrait pour imiter sa manœuvre en tentant le trajet. L'équipage, encouragé par son exemple, se jeta en grand nombre à l'eau, les uns sur des planches ou sur des débris, les autres sur un radeau qui devint la cause de la perte de bien des hommes; ils s'étaient précipités en telle quantité, que le radeau chavira sur eux, et aucun ne se sauva.

Une vingtaine de marins, après l'accident arrivé, descendirent remplacer leurs compagnons, dont les flots emportaient les cadavres. Ils larguèrent les amarres et poussèrent au large du *Saint-Géran*, en se dirigeant sur l'île d'Ambre : mais ce fut un sujet d'une nouvelle angoisse pour la somnambule qui le suivait dans sa marche. Regardez donc, me dit-elle d'une voix altérée, ils n'arriveront pas, le courant les entraîne. Sublime, m'écriai-je, emporté par un sentiment d'admiration; car comment me rendre compte de cette vue à distance, ou plutôt de cette merveilleuse intelligence qui découvre et révèle ainsi les faits passés?

Craignant une violente manifestation de sa douleur, si elle avait connaissance du sort qui attendait ces hommes au milieu des brisans dans lesquels ils étaient rentrés, et où les lames déferlaient avec une élévation extrême, je demandai, pour détourner son attention du radeau, combien elle voyait de personnes rendues au rivage. Huit ou neuf, dit-elle, après un moment de réflexion. Maintenant portez vos regards vers le vaisseau, et dites-moi ce qui s'y passe. Prudence ne me répondit pas, mais je sentis son pouls augmenter d'intensité; sa poitrine bondissait, son col se gonflait; bientôt sa respiration s'embarrassa, elle suffoquait! Frappée profondément de l'attitude pieuse des deux pudiques jeunes filles qui étaient restées à bord du *Saint-Géran*, elle s'agenouilla comme elles, joignit ses mains comme elles, éleva ses regards vers le ciel, en l'invoquant comme elles. Oh! qu'elle était belle alors... Ces lumières en faisceau qui frappaient sa pâle figure de leur éclat, laissaient apercevoir d'abondantes larmes, et y répandaient quelque chose d'angélique et de divin : image ravissante qu'elle empruntait des sensations qui inondaient son ame.

La somnambule en cet instant priait donc comme avait prié la chaste Virginie sur le gaillard du *Saint-Géran*. L'illusion était complète; l'auditoire fondait en larmes, et, de toutes parts, on entendait des sanglots étouffés. Il était temps, pour les dames surtout, que cette scène déchirante cessât. A la vue de la vague monstrueuse qui vient, dans son effroyable renflement, déferler contre la carène entr'ouverte du *Saint-Géran*, brisant tout ce qui offre obstacle à sa fureur, et entraînant dans le gouffre Mlles Mallet et Caillo, Prudence jette un cri d'effroi, et tombe anéantie à la renverse sur le parquet.(1)

CH. CUNAT.

(1) Le *Saint-Géran* de 600 tonneaux portait, vu l'état de guerre, 30 canons.

(2) Il y avait au moment de son départ 186 personnes à bord.

(3) Le navire relâcha à Gorée 22 jours après son départ du Port-Louis.

HYGIÈNE ET ÉDUCATION DES IDIOTS.

PAR EDOUARD SÉGUIN,

Ex-instituteur des jeunes idiots à l'hospice des incurables, actuellement à Bicêtre.

C'est à coup sûr une idée philantropique et audacieuse que celle de tenter pour les jeunes idiots ce qui a réussi pour les sourds-muets et les jeunes aveugles; et si nous n'avions autre chose à faire que d'apprécier les travaux du jeune professeur de Bicêtre, nous pourrions nous appesantir sur les qualités qu'exige la tâche à laquelle il s'est voué. Mais quel éloge donnerait de lui une idée aussi avantageuse que l'ouvrage même qu'il vient de publier sous le titre d'*Hygiène ou d'Education des jeunes Idiots?*

Ce petit ouvrage renferme bien les opinions les plus neuves qui se puissent lire sur l'éducation en général, et les plus ingénieuses sur l'éducation spéciale des pauvres enfans auxquels M. Séguin a consacré sa vie. Observateur autant que théoricien, professeur et philosophe dans l'acception pratique du mot, M. Séguin a résumé, en quelque cent pages, des observations curieuses et des opinions pratiques sur tout ce qu'il a vu, tout ce qui se fait et tout ce qui devrait se faire dans nos écoles.

S'agit-il de l'éducation physique, M. Séguin, après avoir loué comme il convient les efforts et les succès du colonel Amoros, exprime l'opinion que la gymnastique, utile à tous les enfans, indispensable aux idiots, ne demande ni des appareils gigantesques, ni des exercices périlleux; et puis il s'attache à démontrer qu'il faut faire l'éducation du système nerveux, comme celle du système musculaire.

Mais qu'est-ce, dira-t-on, que l'éducation du système nerveux? Il n'est guère d'école, en effet, où l'on ait entendu parler de cette éducation là; et l'on pourrait croire qu'il s'agit encore ici de quelque utopie; mais, laissez faire; en quelques mots M. Séguin va vous dire de quoi il s'agit.

« C'est par le système nerveux et les sens qu'arrivent à l'homme toutes les sensations extérieures, qui sont de beaucoup les plus nombreuses dans la vie de relation et la vie sociale. Cette vérité, claire comme le jour, que l'éducation appliquée aux sens parviendrait à les enrichir d'une précision et d'une portée qui réagiraient sur l'intelligence, cette vérité, proclamée par Rousseau, n'a pas encore été fécondée. Pour moi, qui n'aurais jamais réussi à faire l'éducation des idiots, si je n'eusse exercé préalablement en eux les appareils de la sensation, voici ce que j'ai formulé à cet égard. Le premier sens à exercer chez l'enfant, c'est le toucher. Par lui, l'enfant entre en communication volontaire avec tout ce qui l'entoure; il voit sans regarder, entend sans écouter encore, que sa main forte et obstinée cherche à se rendre compte des objets qui l'environnent. Suivent l'éducation du goût et de l'odorat, de l'ouïe et de la vue, avec tous les moyens à employer et tous les exemples propres à faire comprendre l'importance de cette méthode. Parmi tous ces exemples, il me faudra nécessairement choisir, et je prendrai de préférence ceux dont M. Séguin se sert pour démontrer que le goût de la musique ne doit pas être confondu dans un enfant avec des dispositions intellectuelles. V..., grand et gros impassible de 18 ans, éprouve à nos concerts un vif plaisir; il sourit, sa figure s'anime, sa chevelure même se redresse, ses doigts se contractent et s'agitent; son front et la paume de ses mains se couvrent d'une sueur perlée. Après la dernière note, tout rentre dans le néant. A. H. répétait à la première audition des airs très-difficiles, et ne pouvait articuler le mot *papa*, ni correctement, ni toujours... Un enfant dont j'ai fait l'éducation sous la direction médicale du savant et si respectable Esquirol, se tordait, se roulait à terre l'écume à la bouche, en poussant des cris qui le faisaient appeler par tous mes amis mon chacal: au plus fort d'une de ces crises, qui se renouvelaient plusieurs fois le jour, le premier son du piano coupait, si je puis dire, son cri en deux; puis il se relevait lentement, venait s'asseoir, appuyait ses coudes sur la table de l'instrument, et serait resté ainsi la bouche ouverte, l'œil fixe, tout le jour, qui sait?... plus peut-être si l'instrument eût continué à se faire entendre. »

Puis viennent les conseils les plus judicieux sur l'emploi de la musique dans l'éducation.

(1) Cette célèbre somnambule quitte la France durant quelques mois pour Londres, où elle est demandée par nos voisins amateurs du merveilleux.